

Les Semaines Sociales

Déclarations et impressions

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE organise pour le mois de juin prochain, du 21 au 25, une Semaine Sociale, à Montréal. Ce sera la première au Canada. On y étudiera la magistrale Encyclique de Léon XIII, *Rerum Novarum*, sur la condition des ouvriers.

Nous voudrions que tous ceux qui, dans notre pays, s'intéressent aux problèmes sociaux profitent des bienfaits de cette nouvelle institution. Sa nature et son fonctionnement sont encore peu connus chez nous. C'est pour en montrer les réels avantages que nous avons groupé dans cette brochure différents articles sur les Semaines Sociales de France. Elles sont les modèles que nous imitons. Les déclarations de leurs chefs, les impressions de leurs auditeurs, les observations de leurs collaborateurs, nous mettront au courant du but poursuivi et des résultats obtenus mieux que ne le pourrait faire tout autre écrit.

BREF HISTORIQUE

EN quelques années, les Semaines Sociales ont accompli leur tour d'Europe.

Fondées à Lyon, en 1904, par le Secrétariat de la Chronique Sociale de France, elles prenaient, dès ce moment, la forme sous laquelle on les a vues se renouveler, au cours de onze sessions et, à l'étranger, dans un très grand nombre de sessions très brillantes.

Cette forme est celle d'une *Université* qui cherche à donner à son public d'étudiants volontaires un enseignement doctrinal directement orienté vers l'action et comportant l'étude des grands problèmes sociaux qui passionnent les esprits.

De Lyon, où les premiers auditeurs étaient au nombre de cinq cents, la Semaine Sociale se transporta à Orléans, puis à Dijon, et successivement Amiens, Marseille, Bordeaux, Rouen, St-Étienne, Limoges, Versailles et Metz. Son public d'auditeurs fidèles a presque triplé.

Dans toutes les villes où elles ont eu lieu les Semaines Sociales ont suscité une vive attention et laissé dans les esprits un profond souvenir. Leur œuvre scientifique, comme aussi la valeur morale de leurs maîtres et de leurs auditeurs, n'ont jamais été suspectées par personne. Elles ont porté la lumière en un très grand nombre de questions délicates et frayé les voies aux initiatives légales et privées.

La HOLLANDE fut la première à suivre l'exemple de la France, avec sa première Semaine Sociale tenue en 1906, à Utrecht. Les sessions de Bréda, Rotterdam, Amsterdam, Maestrick, ont confirmé les expériences par le premier essai.

L'ESPAGNE débuta en 1907, avec une timide tentative qui s'amplifia, dans les années suivantes, avec les sessions de Saragosse, Santiago et Barcelone.

En ITALIE, les Semaines Sociales parvinrent très vite au succès. Elles représentent le plus brillant effort des catholiques italiens sur le terrain de la sociologie pratique. Pistoia, Brescia, Palerme, Naples et Assise furent les étapes de ce succès.

Les catholiques de POLOGNE ont pris une semblable initiative, dès 1909, avec la Semaine Sociale de Pizmyst (Galicie), de Kowno (Lithuanie).

En BELGIQUE les Semaines Sociales sont maintenant passées dans les mœurs. On en compte deux chaque année, l'une pour l'étude des questions ouvrières, l'autre pour l'étude des questions rurales.

L'année 1910 a vu de nouvelles éclosions. En SUISSE, une première Semaine Sociale a été tenue à Fribourg avec un plein succès.

Depuis, l'œuvre a traversé les mers. Elle s'est implantée dans l'Uruguay et la République Argentine. Et cette année, ce sera le tour du Canada.

OPPORTUNITÉ DES SEMAINES SOCIALES

UNE bonne partie de la société se trouve aujourd'hui surprise par les événements...

Comme il arrive au dormeur trop longtemps assoupi, elle a senti tout d'un coup sur ses yeux la lumière crue du grand jour.

Autour d'elle, tout un monde, qu'elle ne reconnaît plus, s'agite, plein de fièvre, de désirs et de rumeurs.

Inquiète, elle regarde, elle interroge. Pourquoi ce bruit, ces apprêts, cette hâte?...

Et pendant qu'on la bouscule, elle voit que, durant qu'elle dormait, des temps nouveaux sont venus.

Spectacle suggestif, en vérité, et combien pour beaucoup inattendu!

Longtemps on avait cru que l'indifférence, le sourire sceptique, l'oubli paresseux constituaient une attitude tenable devant la vie. Laisser dire, laisser faire, compter sur le temps, ce grand arrangeur des choses, et puis, tout simplement poursuivre son jeu à soi, faire sa fortune, vivoter sur ses petites idées: c'était là, semble-t-il, conduite de sages.

Mais voici qu'en un rien de temps, les événements se précipitent. On est au bout des expériences, on a fait le tour des séduisants systèmes, on a dépensé une somme énorme d'efforts, et l'on n'a rien résolu des questions vitales, et le danger grandit, certain, indéniable.

Sous les apparences d'une civilisation raffinée, les pires faiblesses s'étalent et les pires déchéances se préparent. Envahie par l'égoïsme, réglée par le souci du lucre ou de la jouissance, la vie sociale perd tous les jours de sa douceur et de sa sécurité. Démoralisées, oublieuses de leurs fonctions, les classes sociales s'opposent et se heurtent en d'incessants conflits. Et pour finir le tableau, sur tout ce monde qui s'agite et discute, plane l'obsession des vides creusés par les maux terribles de la dépopulation, de l'alcoolisme, de la tuberculose et de la pornographie.

Qui donc disait que les hommes pourraient se passer de croyance et de morale, vivre en foule policée sans que rien d'autre que l'intérêt ne les unisse ?

Qui donc s'était imaginé que l'esprit humain s'accommoderait du désenchantement et du vide proposés par les philosophes sceptiques et anarchistes ?

La protestation contre ces illusions néfastes s'est élevée d'elle-même, logiquement, irrésistiblement, à son heure. Elle s'inscrit, dans le désarroi des institutions et dans le désordre des mœurs, visible pour tous.

Contre cette anarchie générale, un irrésistible sentiment de réprobation grandit. Avec une passion de bon aloi, l'on a fait mine de signifier leur congé aux subtils jeux de l'esprit, aux diluantes maximes humanitaires, aux vieilles terreurs qu'inspiraient la foi et la morale traditionnelles.

Mais le moment n'est-il pas venu, pour chacun,

de rentrer en soi-même, et d'examiner longuement, froidement, sa conscience ?...

Il ne suffit pas en effet de protester contre un mal dont la vue effraye ou répugne. L'arrêt brusque qui vous tend, au moment de la chute imminente, et qui vous pousse à vous raccrocher à quelque chose de solide, ne vous garantit que provisoirement; il demande à être complété par des séries de mouvements raisonnés qui assureront un définitif équilibre.

Beaucoup le sentent aujourd'hui confusément. Dans un état social qui finit par ressembler à une société anonyme, ils discernent que chacun doit connaître l'étendue de ses responsabilités. Et pour le faire avec fruit, ils aspirent à remonter à la source de leurs devoirs et à prendre, sur le terrain des principes et de la pratique, leurs positions.

Sur ce chemin où tant d'esprits désabusés s'engagent, d'autres marchaient depuis longtemps, qu'ils finiront par rencontrer un jour.

Catholiques convaincus, fiers de leur rattachement à cette Église qui demeure, à travers les siècles, la grande pourvoyeuse de vie et la grande éducatrice d'énergies; sachant, par une intime expérience, tout ce que le catholicisme contient de force edificatrice, ceux-là ont conçu le généreux dessein de réintégrer dans la vie, les institutions et les mœurs de leur temps, les principes et l'esprit qu'ils tiennent, par l'Église, de l'Évangile.

A leurs yeux, les affirmations chrétiennes sur l'origine et le but de la vie, sur la paternité divine, sur la rédemption, sur la fraternité en Dieu, ont un sens clair qui implique une direction de pensées et d'efforts, qui prescrit un respect de la liberté et de la dignité humaines, qui exige un souci de la moralité des fins à poursuivre et

des moyens à employer, dont aucune autre doctrine ne donne l'exemple.

Par ses dogmes, sa morale et sa discipline, le catholicisme possède une vertu unificatrice, une valeur organisatrice dont l'efficacité est de tous les temps, et qui opère au sein des sociétés comme elle opère dans l'intimité des consciences.

Travailler à mettre en harmonie leur vie privée et publique, leur pensée et leurs actes quotidiens, est donc, pour des catholiques, le premier des devoirs.

C'est, en même temps, le plus sûr moyen de remettre dans l'ordre les choses sociales, en détruisant à leur source véritable, — dans le cœur humain, — les abus et les vices qui entravent l'essor des sociétés vers la fraternité et la justice.

Les *Semaines Sociales* ont été une des formes heureuses de ce travail par lequel des catholiques ont essayé de rendre témoignage à leur foi.

Toute l'œuvre des Semaines Sociales se résume en effet à étudier, à la lumière des principes chrétiens et des enseignements de l'Église, les problèmes sociaux de l'heure présente. Parmi ces problèmes sociaux, il en est qui relèvent de l'activité personnelle parce qu'ils sont nés d'une méconnaissance des devoirs individuels; il en est aussi qui relèvent de l'activité collective, parce qu'ils proviennent de l'oubli d'une fonction qui doit être exercée par les institutions sociales elles-mêmes.

C'est sur ce champ immense que l'enseignement des Semaines sociales essaye de porter la lumière en faisant appel aux principes chrétiens et aux données de la réalité.

Depuis dix ans déjà, cet enseignement s'est répandu à travers les provinces françaises, groupant par milliers des hommes de bonne volonté, de tout âge et de toute condition.

L'élite ainsi éclairée et unie représente pour le travail qui commence un appoint de forces peu négligeable. Mêlée à toutes les entreprises d'éducation et d'organisation, chaque année plus nombreuse et plus instruite, elle hâtera l'éclosion de la vie nouvelle après laquelle aspire le pays.

RÉMY

— *Semaine Sociale de France*

IMPRESSIONS D'UN AUDITEUR

LA Semaine s'ouvre, un lundi, comme de juste, aux environs du premier août; les semainiers commencent d'arriver le samedi et le dimanche; il en vient de tous les départements et aussi de l'étranger, d'Allemagne, de Belgique, d'Espagne et jusque d'Amérique. Chacun a reçu avec sa carte un programme circonstancié, un plan de ville et un billet de logement. Les détails de l'organisation matérielle, lourde tâche, ont été réglés sur place par une Commission spéciale recrutée à cet effet par le Comité central et inspiré par le Secrétariat permanent de la Semaine, dont l'activité silencieuse mais féconde est le moteur secret de la grande machine. Il faut aménager en vue de leur nouvelle et passagère destination les locaux concédés à la Semaine, répondre à toutes les demandes d'information, réclamer des réductions aux compagnies de chemin de fer, assurer à chaque semainier la nourriture et le gîte, convenir de toutes choses pour les cérémonies religieuses et les séances plus solennelles. Tout cela n'a l'air de rien, mais ceux qui ont participé à ce genre de travail savent ce qu'il exige de temps, de fatigue, de prévoyance, d'habileté.

Entre toutes, vu le nombre d'hôtes attendu, la question logements et subsistances est d'une solution difficile: il faut se mettre en quête des chambres et des lits disponibles dans les hôtels, les familles, les collèges, dresser des listes d'après les conditions offertes, les envoyer aux semainiers pour leur permettre de faire un choix et, la réponse venue, retenir pour chacun le logement à sa convenance. Quant aux repas, on est invité à les prendre en commun et l'immense majorité le préfère: à proximité des salles de cours, dans quelque vaste hall, plus souvent sous une énorme tente montée pour la circonstance, s'alignent de longues tables; chaque jour de la semaine, à midi et le soir, auditeurs et professeurs y viennent fraterniser.

Ces repas à table d'hôte sont un des charmes les plus prenants de la Semaine Sociale, tant il y règne d'entrain et de cordialité: le service, au dire des anciens, n'y fut pas toujours irréprochable, et l'on fit parfois maigre chère, mais si l'estomac eut jamais à se plaindre, l'esprit fut toujours à la fête. On se place à l'aventure; une amicale intimité s'établit tout de suite entre voisins rapprochés de milieux très divers et qui, tout à l'heure, s'ignoraient; on se questionne, on se renseigne, on se fait des confidences, on discute et parfois chaudement, on s'instruit et on s'encourage. Au centre, aux côtés de M. Lorin, siègent les semainiers de marque; on y voit fréquemment des évêques. Au fromage, débudent les toasts: saluts aux notabilités présentes, réponses toujours empreintes de chaleureuse sympathie, évocations des lointains espoirs de société plus douce aux humbles, façonnée à l'idée chrétienne, appels aux énergies de tous pour l'œuvre de réforme à commencer par soi. Que de paroles hardies parfois et sujettes à précisions, toujours convaincues et généreuses! Que d'échos vi-

brants éveillés au fond des âmes! que d'ardeurs impatientes dans les applaudissements qui crépitent! De ces agapes joyeuses agrémentées souvent, sur la fin, de couplets de circonstance, plaisants ou graves, plus ou moins improvisés, on sort ragaillardi, renouvelé, pressé d'agir et voilà pourquoi, malgré la frugalité de la table d'hôte, les tickets y donnant accès, vendus à la sortie du cours trente ou quarante sous, s'enlèvent chaque jour avec une foudroyante rapidité.

Assurés du vivre et du couvert, les semainiers se mettent à l'ouvrage sans tarder. Dès le lundi matin, ils sont réunis aux pieds d'un autel: leur premier acte est une messe; l'évêque du lieu ou son représentant les accueille, leur souhaite la bienvenue, oriente les esprits et les cœurs vers l'idéal surnaturel, aliment et terme de leur effort. Puis commencent les cours: il y en a chaque jour quatre et plus souvent cinq; deux le matin, à 8 heures et demie et 10 heures et quart; deux, plus souvent trois le soir, à 3 heures, 4 heures, 5 heures et demie; certains sont dédoublés à cause du caractère spécial des sujets traités, il faut alors opter et c'est nécessité pénible. La durée réglementaire de chaque leçon est d'une heure; ce temps est généralement dépassé: on ne s'en plaint pas. Quelques instants de récréation séparent deux leçons consécutives; les cours et les jardins, quand on en dispose, se voient alors envahis par des groupes nombreux parmi lesquels s'engagent des conversations animées que la cloche sonnant a bien du mal à interrompre.

La première leçon est consacrée d'ordinaire à l'une de ces déclarations d'ouverture dans lesquelles le président de la Semaine Sociale, M. Henri Lorin, a condensé de façon si magistrale les pensées directrices de l'institution. Les autres cours du matin sont plutôt

réservés aux questions théoriques, à l'étude de la doctrine, ceux de l'après-midi aux monographies, aux exposés pratiques.

Pénétrons dans la salle des séances, parfois simple hangar avec, pour plancher la terre nue, pour murs des cloisons de planches ou des toiles étendues; au fond, se détachant sur des draperies tricolores, un Christ étend les bras et domine l'assistance; au-dessous, une estrade pour le professeur. Assis, entouré des autorités, devant une petite table chargée de documents, il parle simplement, sans viser à l'effet, sur un ton de causerie, et souligne ses phrases par un geste énergique. A ses pieds, une triple rangée de pupitres pour la presse; parmi les journalistes, on remarque beaucoup d'abbés correspondants des feuilles vaillantes que suscite un peu partout l'ardeur catholique contre les journaux neutres ou hostiles; les grands organes parisiens longtemps dédaigneux ou indifférents, envoient maintenant des représentants et publient des comptes rendus.

Derrière l'auditoire, avide, tendant l'oreille, prenant des notes, s'empêchant, autant que possible, d'applaudir, l'auditoire modèle! beaucoup de soutanes, surtout les premiers jours: dès le vendredi, le nombre en diminuera; ne faut-il pas regagner sa paroisse pour les offices du dimanche? Quels beaux types de prêtres on rencontre là; humbles curés de campagnes et jeunes vicaires de faubourgs, portant de grands cœurs sous des soutanes râpées, épargnant depuis des mois sur un maigre budget la somme indispensable pour venir au foyer éclairer et réchauffer leur zèle; professeurs de collèges, de séminaires ou d'universités, redevenant élèves, écourtant leurs vacances pour s'initier aux choses sociales et élargir encore le champ de leur apostolat. Beaucoup de jeunes gens, étudiants de facultés catholiques, membres de cercles

d'A. C. J. F., présidents de patronages, séminaristes, élèves de collèges libres, l'élite de la génération nouvelle formée dans nos œuvres catholiques, dépositaire de nos plus chers espoirs. Beaucoup de femmes aussi, et de plus en plus nombreuses; elles font des choses admirables à l'heure présente, les femmes de France; comme elles filèrent jadis la rançon de Duguesclin, elles filent la rançon de la patrie; d'existences autrefois désœuvrées et frivoles, elles ont fait des vies très remplies et fécondes, s'improvisant maîtresses d'école pour remplacer celles qu'on chassait, catéchistes volontaires pour préparer à la communion les petits de « la laïque », multipliant les industries pour apprivoiser peu à peu leurs protégés et leurs familles, gardant ou promenant aux jours de congé les enfants livrés à la rue, créant des œuvres, ici une école ménagère, ailleurs une cantine scolaire, un restaurant de tempérance, un syndicat d'ouvrières, donnant des conférences, organisant des ligues, inaugurant des campagnes, pratiquant toutes les formes de zèle; elles viennent à la Semaine s'approvisionner d'idées et ranimer leurs énergies. Prêtres, jeunes gens et femmes, c'est à peu près tout le public de la Semaine sociale; on y voit, surtout vers les derniers jours, quelques hommes de loi, quelques publicistes, quelques industriels, quelques commerçants, quelques ouvriers et agriculteurs bénéficiaires de bourses; on les voudrait bien plus nombreux; ils y viendront.

Nous avons dit les relations intimes et cordiales qui s'établissent à l'issue des séances, dans les cours, à table d'hôte, entre les semainiers, et les échanges de vues auxquels elles donnent lieu; c'est tout à la fois un des grands profits et des grands attrait des Semaines.

Après dîner, la reprise des cours n'ayant pas lieu avant trois ou quatre heures, on organise sur divers

points des caravanes, ayant pour terme un monument, une curiosité, une institution, une industrie de la ville où l'on séjourne; des guides compétents, désignés d'avance, accompagnent la troupe et sont chargés de donner toutes les explications désirables. Ainsi pas un moment n'est perdu: les instants de récréation comptent parmi les plus instructifs.

Les cours du soir se prolongent jusqu'à près de 7 heures. On soupe rapidement. A 8 heures, on doit se retrouver tantôt dans quelque sanctuaire pour une cérémonie religieuse, tantôt dans une salle de meeting pour une conférence ou des discours; ce sont les grandes solennités de la semaine; les gens de la ville, retenus à leur travail pendant la journée, s'y portent en grand nombre, jaloux d'avoir leur part et d'écouter à leur tour prédicateurs et orateurs de renom. Oh! les belles soirées radieuses d'enthousiasme viril et de foi! Entre toutes, la meilleure n'est-elle pas cette Veillée religieuse inaugurée l'an passé et déjà si chère aux semainiers; dehors, il fait nuit; sur l'autel illuminé, l'hostie sainte est élevée; dans les nefs trop étroites, des hommes, rien que des hommes et des jeunes gens, des laïques et des prêtres, auditeurs et professeurs fraternellement mêlés, courbent leurs fronts; de la chaire, dans le silence recueilli, monte une voix grave qui redit la vanité des efforts humains qui ne s'appuient pas sur le Christ, l'urgence de plus de foi, d'esprit de sacrifice et de prière, si l'on veut agir pour le bien, faire œuvre féconde et durable.

Abbé E. GOUIN, P. S. S.

LES FRUITS DE L'ŒUVRE

SIMPLES réunions d'études, terrain rebelle aux manifestations et aux popularités faciles, les Semaines Sociales furent pourtant suivies, à chacune de leurs étapes, par un public dont la bonne volonté, la constance dans l'effort, l'union cordiale et fraternelle étaient pour les hommes du dehors un sujet d'ébahissement. Aucun mot d'ordre préalable, aucune de ces ambitieuses visées qui exaltent pour un moment les amours-propres n'avait rassemblé une foule si diverse. C'est en invoquant auprès de ces hommes l'idée, la vertu et les obligations de leur parenté religieuse, en les appelant à donner à cette parenté toute sa signification et toute sa pleine vigueur que les Semaines Sociales obtenaient d'eux une telle démarche. Et vraiment cela suffit à créer, durant les sessions, l'atmosphère unique dont la seule douceur constitue un incomparable pouvoir.

Combien de jeunes gens venus à une Semaine Sociale à l'âge où l'âme hésite et se cherche, ont trouvé là l'idée d'une mission à exercer, l'encouragement à ne point tricher avec leur foi, la fierté d'être catholiques, au mépris des promesses du monde, dans la vérité d'une vie sociale loyale avec ses principes!

Combien d'hommes de toutes conditions qui n'avaient pas jusque-là senti la force dont ils disposaient pour le bien, qui n'avaient pas non plus compris toute la fécondité sociale des principes chrétiens, et qui sont partis de là avec la volonté de ne point demeurer, dans l'Église militante, des membres inactifs, et des témoins aveugles.

Combien de directeurs d'œuvres, prêtres de faubourgs et de campagne, dont l'effort s'épuisait à lutter contre

l'indifférence ou l'hostilité de leur milieu, ont senti renaître leur courage et se préciser leurs projets apostoliques, au contact des âmes ardentes, à la lumière des expériences rassemblées par la Semaine Sociale.

Dans ce renouvellement des énergies, l'atmosphère et l'enseignement des Semaines Sociales opéraient comme un bain vivifiant. Les cœurs et les intelligences s'y retrempaient, les bons vouloirs s'y renouvelaient. Et Dieu, que tous voulaient servir avec une foi rajeunie, bénissait une fraternité formée dans la seule poursuite du bien.

Voilà pourquoi il fait bon d'avoir vécu au milieu de tant d'hommes de bonne volonté et de s'être employé à seconder leurs généreux désirs. Il semble, tant est forte l'impression reçue, de ces rapides contacts, tant est vrai l'accent des convictions saisies au passage, que l'éloignement et le temps n'aboliront pas les liens formés pendant une semaine, qu'on se dirigera toujours d'après les orientations entrevues; qu'on agira toujours avec la même confiance. Cette pensée n'est point d'ailleurs trompeuse, car nous savons, pour l'avoir constaté avec une joie bien grande, que l'impulsion et l'enseignement des Semaines Sociales se prolongent et se traduisent en œuvres pratiques, que les convictions formées sous leur influence s'épanouissent en fruits durables, que les vocations écloses dans leur chaleur s'affermissent et se multiplient.

RÉMY

UN TÉMOIGNAGE ÉPISCOPAL

LA Semaine Sociale a *une physionomie*. Elle se présente telle qu'elle est, sans forfanterie comme sans timidité. Il suffit de la regarder pour la connaître. Elle n'a jamais caché le labarum qui a ombragé son berceau.

Dans toutes les villes où elle va, elle se tient sous la présidence d'honneur de l'évêque diocésain, et elle sollicite, par son intermédiaire, la bénédiction du Saint-Père.

Dès qu'elle apparaît quelque part, sa première fonction est une fonction religieuse; son premier acte est une messe; sa première parole est une prière; sa première élévation d'âme est un élan vers Dieu, vers l'idéal surnaturel, aliment et terme de son effort.

Groupée d'abord au pied de l'autel, la Semaine Sociale se plaît à y revenir, soit dans une grandiose cérémonie qui appelle la foule, soit dans une veillée du soir devant la divine Hostie, où se rencontrent, pour adorer et prier, auditeurs et professeurs fraternellement mêlés.

Dans les salles de conférences, sous les préaux de récréation, au réfectoire, partout, un Christ étend les bras, domine l'assistance, rappelle à tous que c'est là, dans le Cœur de Notre-Seigneur, qu'ils doivent venir s'approvisionner d'idées et ranimer leurs énergies.

Et si l'on vous demandait comme aux disciples d'Emmaüs: « *Qui sunt hi sermones quos confertis ad invicem*: quels sont ces discours que vous tenez ensemble du lundi au dimanche? », en toute vérité vous pourriez répondre: « *De Iesu Nazareno*, nous parlons de Jésus de Nazareth. Il est pour nous la Voie, la Vérité et la Vie. Il est le Docteur invisible et présent, qui assiste à nos délibérations. »

La Semaine Sociale délibère, discute, enseigne. Elle a *une doctrine*. Elle étudie dans l'Évangile et sous la direction de l'Église le régime des rapports sociaux.

Les siècles page à page épellent l'Évangile,
Vous n'y lisez qu'un mot, et vous en lirez mille.
Vos enfants plus hardis y liront plus avant.

Il y a, en effet, dans ce livre divin, des dogmes, des préceptes, des paraboles, des sentences, des mots qui sont des sources inépuisables de lumière. Penchés sur cette fontaine jaillissante, vous y découvrez non pas un cours complet et didactique de sociologie, mais une sociologie latente — non pas un traité d'économie sociale, mais les principes religieux et moraux qui règlent souverainement la question sociale.

L'Évangile, cependant, ne saurait être lu, scruté, interprété sans contrôle et avec les seules inspirations de la conscience individuelle.

Pour le bien comprendre vous interrogez les écrits patriotiques, la morale des grands théologiens, tout spécialement la *Somme* de saint Thomas, et pour ne pas vous tromper dans l'exégèse de ces documents, vous vous en remettez au magistère de l'Église, aux actes doctrinaux des Souverains Pontifes.

Vous n'êtes pas un Concile, vous n'avez aucune prétention à l'infailibilité doctrinale. Mais vous avez l'ambition de professer la foi catholique la plus intégrale; vous êtes une École qui puise sa force et sa sécurité dans la doctrine de l'Église. Tout votre enseignement est à base d'Évangile et de catholicisme.

Je présente mes félicitations à la Semaine Sociale de France.

Mgr GIBIER